

A close-up photograph of a person's hands against a dark background. The top hand, with red nail polish and a ring, holds a bundle of bright pink, fuzzy threads. The bottom hand, also with red nail polish, uses black-handled scissors to cut the threads. The threads are long and thin, creating a dense, textured mass.

MARIN

LEDUN

LA VIE EN ROSE

série noire
GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

Collection créée par Marcel Duhamel

MARIN LEDUN

LA VIE EN ROSE

nrf

GALLIMARD

© Éditions Gallimard, 2019.

Couverture : D'après photo © stock_colors / Getty Images.

À la belle vie

« — Donc, reprit-elle, on peut dire simplement que les hommes aiment le bien ?

— Oui, répliquai-je.

— Mais ne faut-il pas ajouter, reprit-elle, qu'ils aiment que le bien soit à eux ? »

PLATON, *Le banquet*.

« Elle n'était pas aveugle. Elle ne manquait ni d'intelligence, ni d'intuition ; au contraire, elle avait saisi l'essence du monde et de son fonctionnement avec une finesse aigüe, féroce. Mais c'était un monde obscur, habité par le mal et la souffrance. Elle savait qu'il existait un autre monde, plus éclatant – dans lequel des êtres avaient la chance de pouvoir consacrer leurs forces à créer quelque chose dont la beauté les dépassait – mais ce monde-là ne lui était pas plus familier que les pays lointains et les mers étincelantes de n'importe quel atlas. Elle n'irait jamais, et elle n'y était jamais allée ; ou plutôt, elle y était allée, mais dans un passé si lointain qu'il était comme un paysage perdu, un souvenir flou, et inaccessible en dépit de tous ses efforts pour y retourner. »

TIM WILLOCKS, *Bloodstained Kings*, 1995.

« — Avec le Maestro, nous avons toujours rêvé d'écrire une histoire sans aucun drame. Pas un film muet mais une histoire sans paroles. Rien que des gestes de bonheur. Ça se passerait dans un monde au sommet de son évolution, plus personne ne voudrait faire de tort à quiconque. Les aventures de la sérénité. »

TONINO BENACQUISTA, *Saga*, 1997.

1

Comme chaque matin, le chien baptisé Kill-Bill s'avance sur le pas de la porte de la cuisine au son des informations nationales du service public radiophonique. Fidèle à ses habitudes, il trotte jusqu'au pot de géraniums sur lequel il pisse, remue deux fois la queue et hume l'air, la mine songeuse. Fourrure impeccable, le poil long et noir de Bigorre sur le dos, brun aux pattes et fourrure blanche sur la poitrine, quarante-sept kilos à la pesée, regard conquérant et filet de bave athlétique aux babines. Grande classe. Le bouvier bernois dans toute sa splendeur vachère et bovine. Derrière lui, Élodie Callac minaude sur France Inter que le soleil se lève à l'instant. Tu parles d'une nouvelle ! Le chien le voit bien, et d'ailleurs, il s'en contrefiche.

Il a d'autres priorités.

Cinq événements successifs attirent son attention. Dans l'ordre – ne vous fiez surtout pas à son air débonnaire, le bouvier est méthodique et précis : le plongeon d'un ragon-din paniqué dans le lit de la rivière, en contrebas. La progression furtive d'un lézard sur le mur du garage sous l'œil assassin de Gobbo et Thalabert, les deux chats de la famille.

Dans le lointain, le grondement sourd et mécanique du TGV Marseille-Lyon de sept heures moins le quart passant en trombe devant la gare de Tain-l'Hermitage, de l'autre côté du Rhône, à flanc de colline. Comme en écho, le hurlement inhabituel d'une sirène de police dans le centre-ville de Tournon, deux kilomètres plus au sud. Et la soudaine odeur de tartines grillées et beurrées qui lui parvient depuis la maison.

D'un mouvement altier de l'arrière-train, Kill-Bill fait prestement demi-tour et retourne *illico* à l'intérieur de la cuisine.

— Ah, tu es là, toi! fait Gus, sourire aux lèvres, en lui fourrant un quignon de pain dans la gueule.

Lui, c'est le numéro six de la fratrie. Affectueusement : le petit dernier. Gustave, dit Gus. Le plus beau, il va sans dire. Qui a longtemps appelé le chien Kill-Boule parce que, tout même, il pensait que Bill était le prénom du rouquin dans la bande dessinée de Roba et donc Boule celui du cocker. Qui espère qu'il y aura steak-frites et glace à la vanille au menu de la cantine aujourd'hui. Qui termine gentiment sa première année en classe de troisième, après bientôt six ans de bons et loyaux services en tant qu'élève au collège Saint-Julien. Et qui s'inquiète (un peu) en se demandant s'il y a une vie après le brevet.

Touchant et, dans l'ensemble, plutôt détendu.

Kill-Bill se recentre sur sa routine. Il mâchouille sa prise un moment, puis il se dirige vers Camille, la numéro quatre, qui l'envoie promener avec dégoût, avant de se rabattre en bavant sur Antoine, le numéro cinq. Bonne pioche. L'étreinte dure le temps d'une caresse virile. Elle lui rapporte une

nouvelle tranche de pain, au beurre demi-sel cette fois, et n'est interrompue que par l'appel au meurtre que pousse Camille quand elle constate que la douche est occupée.

— Sors de là!

— Deux secondes!

— Mon bus est dans vingt minutes...

— Va chier!

— C'est déjà fait!

La subtilité dialectique de l'échange émeut Kill-Bill. Il émet un aboiement joyeux et se précipite dans le couloir pour participer *in situ* à la joute verbale. Il évite de justesse un coup de pied circulaire mais, porté par son élan, percute de plein fouet la porte de la salle de bain en retour et, la queue basse, file se planquer sous l'escalier en couinant.

Fin de l'épisode canin.

Derrière la porte, c'est moi, Rose Mabille, vingt-deux ans, une licence de lettres classiques et en congé sabbatique jusqu'à nouvel ordre. Je suis la numéro trois d'une famille de six enfants dont les trois derniers, Antoine, Camille et Gus, d'origine colombienne, ont été adoptés. Plus le chien et les chats. Moins mes parents, en vadrouille à l'autre bout du monde, ainsi que mes deux frères aînés, enseignants-chercheurs à la fac de Grenoble, l'un en histoire des idées, l'autre en mathématiques. Assise du bout des fesses sur le rebord de la baignoire, je compte et recompte les quatre brosses à dents plantées dans un verre à moutarde posé sur le lavabo, face à moi. Tee-shirt Guns N'Roses élimé, période « *Welcome to the Jungle* », culotte aux chevilles et blues du mardi matin.

Le gros blues.

Le genre qui vous pousserait à écouter l'intégrale de Claude François sous la douche, voyez!

Ou à s'enfiler en guise de biscuits apéritif un paquet de mort-aux-rats en matant un documentaire d'Arte sur la joie de vivre de Kurt Cobain, de Whitney Houston et d'Amy Winehouse.

Quand, la semaine dernière, Adélaïde et Charles, nos parents, m'ont annoncé qu'ils partaient pour trois semaines en Polynésie française, sur le coup, pour être franche, j'ai pensé que c'était une bonne idée. Injuste mais cool. Mon père venait d'être recalé pour la troisième année consécutive au concours de notaire, cette fois-ci dès l'épreuve écrite, à la grande joie de ma mère. Il avait le moral dans les chaussettes, s'emmêlait dans les articles du Code civil et parlait de se payer une nouvelle voiture pour se changer les idées – carrément l'angoisse. Le même jour, Adélaïde a pris le taureau par les cornes et appelé son patron. Au terme d'un rendez-vous rondement mené, elle a obtenu au bluff un arrêt maladie pour burn-out, rempli les papiers pour la sécurité sociale, vérifié la date de validité de leurs passeports, acheté deux billets ouverts Lyon-Papeete à l'agence de voyages la plus proche et deux valises qu'elle a aussitôt remplies de maillots de bain, de robes à fleurs et de chemises hawaïennes.

Plus tard, après les pâtes bolognaise mais avant le cake aux fruits confits, j'étais proclamée chargée de famille. Trois semaines, le temps que Charles fasse le point. La nuit même, j'expliquais à mon homme, Richard Personne, lieutenant de police de son état officiant au commissariat de Tournon, pourquoi je désertais temporairement le lit conjugal. Mais pas le conjoint, cela allait de soi.

Vert-Pêche s'est figé – le surnom date de l'époque où je ne connaissais ni son nom ni sa profession et où il n'était qu'un homme-fruit pour moi.

— Tu me charries ?

— Tu peux même venir dormir avec moi. Mes parents nous laissent leur lit.

— Voilà, tu me charries...

Je l'ai embrassé.

— Je savais que tu comprendrais.

Le lendemain, je déposais les deux démissionnaires à l'aéroport Saint-Exupéry avec force baisers, tongs, crème solaire et anti-moustiques. Bon débarras, évitez de revenir avec un septième enfant, gaffe aux poissons-pierres dans les lagons, *ia ora na* à Kelly Slater et Michel Bourez de ma part et rapportez-moi des disques de heavy metal tahitien, si vous pouvez, mais par pitié, pas de colliers de fleurs.

C'était samedi.

Trois jours plus tard, je suis là, le cul sur la faïence gelée, à verser toutes les larmes de mon corps, un test de grossesse dans une main et un paquet de certitudes qui volent en éclats dans l'autre.

Positif évidemment, le test.

Pas prévu non plus, ça serait trop simple – faut croire qu'après vingt-deux ans de famille nombreuse dont vingt-deux de militantisme féministe maternel, je pense encore que les enfants n'arrivent qu'à dos de cigognes alsaciennes.

Pour la première fois de ma vie, je ne sais pas quoi répondre aux yeux bleu revolver mais paniqués qui me fixent dans le miroir, l'air de dire : « Et maintenant, on fait quoi ? »

— Va chier ! je balance donc à mon reflet.

— C'est déjà fait ! répond donc Camille, toujours dans le couloir.

Je me laisse glisser sur le carrelage et je prie pour qu'un miracle ait lieu, pendant qu'elle tambourine de plus belle. Saint Lemmy, si tu existes, que ta volonté soit faite, que ton Jack Daniel's vienne et que ce fichu test Clearblue change de couleur ! Quand les cris de ma sœur deviennent vraiment insupportables et juste avant que les premières notes d'« Être une femme » de Michel Sardou deviennent une mélodie complète dans mon cerveau malade, je me relève en ravalant mes larmes, remonte ma culotte et cache le test dans la bretelle de mon soutien-gorge. Je déverrouille alors la porte et fonce, tête baissée, sur Camille.

Qui se tient dans l'encadrement, interdite.

— Tu as pleuré ?

— Bien sûr que non.

Je me redresse. Ma sœur tique. Une lueur dubitative s'allume dans ses yeux.

— Tu ne pleures jamais.

— Si, chaque fois que je relis *Le seigneur des anneaux* de Tolkien et que je réalise que Gollum, le personnage le plus puissant et le plus complexe de l'histoire, meurt à la fin. C'est une tragédie.

Elle ne se laisse pas démonter pour autant.

— Le petit flic t'a plaquée ?

Richard... J'en avais oublié que ce test de grossesse avait un père et un responsable. Ça ne me soulage pas vraiment, mais je me sens moins seule, d'un coup. J'ai un nom à accoler à l'objet de ma colère.

— Va chier.

— Tu te répètes.

— Et n'oublie pas qu'on a rendez-vous avec ton prof de maths, ce soir.

— Va mourir.

— Avec plaisir.

Je m'efface pour la laisser passer. Elle hausse les épaules, agacée et déçue, me frôle en grimaçant et s'enferme à double tour dans la salle de bain. Je m'écrie à travers la porte que je l'aime.

Elle, de me rétorquer :

— Moi aussi, charogne.

Je souris, enfin. Kill-Bill, qui s'estime lésé, bondit hors de sa cachette et vient me fourrer sa truffe humide contre l'entrecuisse au moment où la sonnerie de mon portable retentit.

Je consulte l'écran.

Vanessa, propriétaire de Popul'Hair, le salon de coiffure où j'officie en tant qu'attachée culturelle tous les lundis et vendredis depuis deux ans – Culture & Coiffure, un concept novateur, égalitaire et exclusif à base de lotions capillaires, de shampoings à prose essentielle, de bigoudis en fleur, de versets sarcastiques et de rimes pauvres ou riches, amateurs de nuques longues, de brosses et punks à chiens acceptés. Vanessa tombe à pic, j'ai besoin d'une oreille attentive.

Le chien m'observe curieusement, la truffe frémissante toujours calée contre mon pubis.

— Quoi ?

Il a cet air étrange du bouvier à qui on ne la fait pas, du style « Tu crois peut-être que je n'ai pas deviné ? ». Comme

pour me rappeler que les odeurs, les sécrétions, c'est son domaine d'expertise, après tout.

— Dégage!

Je le repousse, il n'est pas dupe, puis je décroche et je me lance, prête à tout déballer :

— Tu vas rire.

— Ça m'étonnerait, dit-elle. Je viens de me faire cambrioler.

Rond-point de l'Octroi, entrée nord de Tournon, les premiers embouteillages se forment à l'approche du collège Saint-Julien où je viens de déposer Gus.

Mon frère est accueilli comme un chef de bande par une horde de gamins minuscules perchés sur des scooters et des vélos trop grands pour eux. Il les dépasse tous d'une tête, à l'exception d'une adolescente, front ravagé par l'acné, appareil bucco-dentaire rutilant et iPhone 6 à coque dorée en main, qui lui saisit l'avant-bras, l'entraîne à l'écart et lui roule aussi sec une pelle à s'en décrocher la mâchoire. Comme aspiré, mon frère disparaît peu à peu derrière ses épaules de camionneuse. Je frémis. L'image d'une moissonneuse-batteuse en milieu liquide m'envahit l'esprit, bruit de succion et prolifération de bactéries compris – je sais, c'est bizarre, il faudra que j'en parle à mon analyste, le jour où j'en aurai un. Écœurée, je détourne les yeux.

Avant que la fille ne l'avale en totalité.

J'essaie de joindre Richard pour évoquer notre éventuel avenir à trois. Ligne occupée. Une fois, deux fois, trois fois. À la quatrième, j'hésite à laisser un message. Je me dis qu'en

matière de romantisme, répondeur et grandes-nouvelles-qui-changent-une-vie ne font pas bon ménage. Je raccroche. Je compose le numéro du commissariat où le préposé au téléphone m'annonce que le lieutenant Personne est sur le terrain. Je me retiens de lui balancer que le terrain, à ce moment précis, c'est moi, qu'il y a peut-être fœtus en la demeure et qu'il ferait bien de me recontacter dare-dare, mais je me contente d'un :

— Dites-lui que Rose a appelé.

— Comme la fleur ?

La question me laisse sans voix. Je coupe avant qu'il ne me demande mon nom de famille, sélectionne *Reign in Blood* de Slayer sur la playlist de mon portable et monte le son de l'autoradio. Je me demande aussitôt si le bébé aura les mêmes goûts musicaux que moi – putain, je viens d'utiliser le mot *bébé*, non ?

Là, je flippe carrément.

Je monte encore le son de deux crans pour que les riffs saturés de Jeff Hanneman et Kerry King m'empêchent de penser. J'y parviens péniblement, jusqu'à me mettre mentalement à traduire les paroles du titre « *Angel of Death* » sur les expériences atroces de Mengele pendant la Seconde Guerre mondiale. Horrifiée, j'éteins le poste. J'arrête la Saxo en pleine rue, prise de nausée, j'ouvre la portière et je vomis mon petit déjeuner sur la chaussée.

Au milieu d'un concert de klaxons, je réalise soudain que thrash metal et maternité sont peut-être antinomiques.

Je re-flippe grave.

Et s'il s'agissait d'un symptôme permanent ?

Je défaille.

J'imagine soudain un avenir post-apocalyptique où je n'écouterais que du Céline Dion, des albums d'Henri Dès ou une compilation des Enfoirés.

J'inspire, j'expire.

Bon sang, faites que ce ne soit qu'un hasard.

Inspire, expire.

Je redémarre et rallume doucement l'autoradio sans changer d'album mais en avançant jusqu'au titre suivant, « *Piece by Piece* ». Prudence. Volume minimal. Je compte jusqu'à vingt. J'inspire. Rien. À trente, je passe la deuxième. Au bout d'une minute, je remets un peu de son. Aucun effet secondaire. Les deux « D », Dion et Dès, pour soigner les nausées – ou les provoquer. Sacrement vicieux, comme remède de grand-mère. Il fallait y penser, Rose l'a fait. Je pousse un soupir de soulagement – putain, j'ai eu une de ces trouilles!

Musique de nouveau à fond, je traverse le quai Farconnet, passe sous le château de Tournon et m'engage au feu à contresens dans la rue de la Poste pour finir par me garer en double file devant Popul'Hair. Je m'engouffre dans la boutique et m'immobilise, médusée.

Le spectacle est à couper le souffle.

Vanessa nous rejoue la scène biblique où la belle et veuve Judith écarte la menace d'une invasion assyrienne en décapitant le général ennemi Holopherne, version Studio Line de L'Oréal et Head & Shoulders. Tragique, esthétique et torturé comme un film de Lars von Trier avec Kirsten Dunst.

Vulgaire et prude comme une publicité pour parfum une veille de Noël.

La mise en scène est impeccable.

Mon amie est installée dans l'entrée sur un fauteuil barbier Sasha rouge vermillon avec pompe hydraulique, appui-tête simili cuir, dossier inclinable et repose-pied en aluminium. Tailleur gris anthracite, sobre mais efficace, escarpins Minelli, tête en arrière, bras pendant de part et d'autre des accoudoirs. Elle tient du bout des doigts de la main droite un peigne argenté, poignard symbolique.

Autour d'elle, son fan-club de mamies permanentées et de commerçantes solidaires monte la garde, l'œil mauvais. Comme pour signifier au monde entier que les limites de l'indécence viennent une nouvelle fois d'être franchies. Qu'il y a des symboles auxquels on ne touche jamais. Que casques chauffants, fers à lisser, ciseaux effileurs et shampoings multi-vitaminés font clairement partie de cette catégorie taboue – sinon, où va le monde, hein, je vous le demande ?

À ses pieds rampe un type envoyé par les assurances pour constater les dégâts, bloc-notes et appareil photo à la main.

Correction : le type cherche le stylo estampillé Matmut que Vanessa a négligemment laissé tomber quand il lui a demandé de signer sa déclaration de vol. Stylo sur lequel il vient justement de remettre la main.

— Je l'ai ! s'exclame-t-il fièrement en se relevant.

Je m'avance. Vanessa descend de son trône, bouscule l'assureur qui en reperd son stylo, et se précipite dans mes bras.

— Rose !

Prononcez « Rooôôôoose! » avec de légers accents waterlooesques du style « La garde se meurt mais ne se rend pas! ».

Tous les regards convergent automatiquement vers moi. Mon amie mesure discrètement son effet du coin de l'œil. Je lui claque une bise de circonstance et lui chuchote à l'oreille :

— Tu n'en fais pas un peu trop ?

Elle sourit en douce.

— Crois-en l'expérience d'une vieille commerçante, avec les assurances, on n'en fait jamais trop.

Expérience, commerçante, assurances, ça fait beaucoup de gros mots dans une seule phrase. Depuis un an que Vanessa est à la tête d'une chaîne de salons de coiffure, entendez trois boutiques situées dans le département, elle adopte de plus en plus un vocabulaire managérial qui a le don de me chauffer les oreilles.

— Des blessés ? m'agacé-je.

— Grand Dieu, non !

— On t'a piqué quoi ?

— Tondeuses, fers à lisser, ciseaux, fournitures, deux sièges haut de gamme, un miroir tout neuf, une caisse de démêlant, un peu de liquide dans la caisse...

Je l'interromps.

— Rien que du matériel, quoi !

— Oui, mais...

— Combien ?

— Combien quoi ?

— On t'en a piqué pour combien ?

Vanessa feint de s'offusquer.

— Je n'en sais rien. Trois, quatre mille euros...

Je désigne du menton l'employé Matmut qui vient de récupérer son stylo pour la deuxième fois.

— Tu es assurée à ce que je vois.

— Ce n'est pas la question! Il y a la porte fracturée, le préjudice moral, le manque à gagner...

Je manque de m'étouffer.

— Le manque à gagner?

— Oui, exactement! Et Dieu seul sait quand je pourrai rouvrir.

— Je te rappelle que Dieu n'est qu'une hypothèse à laquelle tu ne crois pas et que si tu m'as fait venir pour monter un syndicat de défense du petit commerce de proximité, la larme à l'œil et l'œil de verre, tu peux te brosser pour que je remette les pieds ici!

Je fais mine de repartir d'où je viens et j'ajoute :

— Je sais que tu as les moyens de te payer la franchise, alors c'est quoi le problème?

Vanessa se fige. Ses lèvres dessinent un « O » outré. Je la connais, elle est du genre binaire. Elle hésite entre me filer une baffe ou éclater de rire. Je suis prête à me défendre, mais... Merde, il se passe quoi avec le bébé si je me bats?

Sueurs froides et prémices de nausée.

On peut se battre avec sa meilleure amie quand on est en cloque?

Je déglutis.

Au fait, ça fait combien de temps? Et les nausées, c'est à partir de quand? Tout de suite? Deux semaines? Deux mois? Il faut que je fasse une échographie?

Ça y est, j'hyperventile.

« Maman! »

Vanessa fronce les sourcils – tiens, je ne connaissais pas cette variante-là! – et se penche vers moi, l'air soudain préoccupé.

— Ça va? Rien de grave chez toi?

Je balbutie :

— Oui, non, bien sûr...

— C'est oui, c'est non ou c'est bien sûr?

— Oui, ça va. Non, rien de grave, bien sûr.

Vanessa me fait son regard de coiffeuse-psy chevronnée, celui dont elle a abusé pour faire avouer des générations de clientes battues, trompées, éperdues d'amour ou dont le mari fraudait le fisc.

— Ton petit flic t'a plaquée? murmure-t-elle.

— Tu as eu ma sœur au téléphone?

— Je devrais?

Je la défie du regard. Ça me détend. Je sais maintenant qu'elle n'est au courant de rien. Mon rythme cardiaque retombe à un niveau acceptable. Je reprends le contrôle. Je décide de ne rien lui dire avant d'avoir des réponses aux mille questions qui se bousculent dans ma tête.

— Tout va bien entre Richard et moi, pas d'inquiétude.

Vanessa conclut :

— Tu veux un café?

Je me demande si c'est un piège. Me fais la remarque que les hormones me rendent peut-être paranoïaque. Quelles hormones? De quoi est-ce que je parle? Me fais la remarque que le café n'est peut-être pas conseillé, dans mon état. D'ailleurs, dans mon état, la bière non plus, non? Mon état? Merde, j'ai dit ça, moi? Je suis enceinte, pas malade! C'est vraiment une réflexion de vieille conne! Oui? Non? Aïe, aïe, aïe! Je dois suivre mon instinct. Mon instinct? Qu'est-ce

que je raconte, moi ! Je suis une punk enceinte qui couche avec un flic et j'ai besoin de conseils, ouais ! Misère de misère, je ne sais rien...

Je réponds, l'air le plus naturel possible :

— J'ai plutôt envie d'un thé vert.

Vanessa me dévisage comme si je venais d'avouer que je possédais en secret tous les albums de Serge Lama. Sa paupière gauche papillonne. Elle exhibe un peigne et le rempoche sans me quitter des yeux et sans rater sa poche.

Je dis :

— Bon sang, j'ai vraiment prononcé le mot *envie* ?

Elle me caresse la joue, sourire aux lèvres et étincelles dans la voix.

— Tu es enceinte ?

J'acquiesce.

— Ton mec est au courant ?

Je secoue la tête.

— Mais il est de lui ?

— À moins que l'ange Gabriel ait remis ça, oui.

Son regard s'intensifie.

— Tu veux le garder ?

Première bonne question de la journée. On ne rigole plus. Je réfléchis un instant. J'en arrive à la conclusion honnête que je n'ai pas la réponse.

Je le lui dis :

— Je n'en sais rien.

— Tu flippes ?

— Grave.

Vanessa éclate de rire.

— C'est normal !

Je ne sais pas ce que ça vaut, comme analyse de la part de la tenancière d'un des hauts lieux du commérage municipal, mais dans le doute, je prends quand même.

— Merci.

Elle dépose sur mon front un baiser que je jurerais maternel, fait demi-tour et tape dans ses mains pour obtenir l'attention de tout le monde.

— Allez, allez, on ferme ! Je dois tout nettoyer pour rouvrir dans les plus brefs délais et j'ai besoin d'être au calme !

Puis, à l'adresse de l'assureur :

— Votre proposition est insuffisante, jeune homme. Revenez avec quelque chose de plus convaincant.

L'employé Matmut bégaie un « Oui, madame », commerçante et clientes ronchonnet en se dirigeant vers la sortie. Une petite vieille demande si le salon sera rouvert pour les lectures croisées de *La Vénus à la fourrure* de Sacher-Masoch et de *L'annonce faite à Marie* de Paul Claudel prévues vendredi avec moi. Je me marre. Elle s'appelle Bérénice. Veuve depuis 1982. Officiellement un accident du travail. En réalité, un homicide – son mari la battait, tout le monde était au courant, une tragédie, personne ne l'a jamais dénoncée. Reconvertie depuis en grenouille de bénitier professionnelle et, on le sait moins, grande dévoreuse de livres devant l'Éternel. Un duel Sacher-Masoch / Claudel ou Houellebecq / E. L. James, le fantasme de toute une vie pour une femme comme elle.

— Vous plaisantez ! fait Vanessa.

— Nous maintenons, confirmé-je.

— Je ne manquerais ça pour rien au monde, glousse Bérénice d'une voix polissonne.

Vanessa n'est pas que la reine du balayage et des raisonnements capillo-tractés. C'est aussi ma meilleure amie, même si notre rencontre repose sur un malentendu.

Pas notre amitié.

La première fois que j'ai mis les pieds chez Popul'Hair remonte à l'hiver 2008. Je venais de faire une grosse poussée de croissance et je découvrais les joies des amours impossibles, des riffs d'AC/DC et de Sepultura, de la rébellion adolescente façon Boris Vian, j'irai cracher sur vos bagnoles, vos pulls Benetton et vos hypermarchés, et du « je suis moche, personne ne m'aime, le monde est injuste, les adultes sont tous des gros cons », couplées aux effets secondaires de la puberté. Cocktail explosif. Adélaïde m'avait envoyée chez le coiffeur pour mettre un peu d'ordre dans ma tignasse que j'ordonnais au gré de mes humeurs musicales heavy metal – c'est-à-dire que je laissais pousser sans jamais vraiment la peigner, le genre brut, voyez, néo-néandertalien, dirait ma mère qui désespérait de me voir un jour utiliser un fer à lisser.

Cet après-midi-là, elle m'abandonna donc entre les

ciseaux experts de Vanessa, en désespoir de cause, après avoir épuisé tous les coiffeurs des environs. Le ciel était bas et lourd comme un couvercle de casserole où cuisent des nouilles bon marché, je me trimbalais un spleen baudelairien digne d'un séjour hivernal en Picardie et j'étais bien décidée à ne pas perdre un centimètre de cheveux dans la bataille.

J'arborais mon plus beau tee-shirt illustré à l'avant d'une réplique artisanale taguée à la bombe et au feutre de la pochette refusée du premier album du groupe Metallica, *Metal Up Your Ass*, rebaptisé plus tard *Kill'em All*, littéralement « Tuez-les tous ! », inscrit à l'arrière.

Plutôt sobre : une main tenant une dague sortant d'une cuvette de toilettes.

Dans la boutique, tout ce que je détestais. Odeur écœurante de parfum à la violette et à la vanille, décoration couleur pastel, musique anxiogène à souhait – imaginez une compilation des titres phares du moment, « *I Kissed a Girl* » de Katy Perry, « Toi + moi » d'un certain Grégoire et « Parle à ma main » de... merde, de qui déjà? Au secours!

Bref, j'étais à un poil de cul de l'arrêt cardiaque.

Vanessa m'a vissée sur l'un de ses fauteuils pour dame, a tiré ma tête en arrière, a déversé dessus l'équivalent du débit annuel du Rhône en shampoing et en eau brûlante, a longuement démêlé le résultat, puis s'est interrompue, brosse et sourcils relevés.

J'ai secoué la tête.

— Quoi ?

Elle souriait, sans cesser de me fixer dans le miroir XXL qui nous faisait face.

— Tu es une belle jeune fille, tu sais.

«Pitié!» j'ai pensé.

J'ai dit :

— Ma mère vous paie combien pour me débiter ce genre de conneries ?

Le disque en fond musical s'est enrayé, passant de M. Pokora à Britney Spears sans transition. Dans le fond de la pièce, une violente quinte de toux nerveuse secoua l'arthritique antédiluvienne qui patientait sous un casque que sa violine prenne, j'ai bien cru que nous allions la perdre. Vanessa s'est contentée de rire. Elle a passé les doigts dans mes cheveux, a lorgné du côté de mon tee-shirt et a poursuivi, comme si mes paroles n'étaient que miel et mimosas en fleur.

— Tu sais, je suis originaire de Rexpoëde, rue de West-Cappel, à une vingtaine de kilomètres au sud de Dunkerque.

— Génial.

— Tu ne devineras jamais où je suis née.

Je levai les yeux au ciel.

— Effectivement, je ne devinerai jamais.

— Allez, essaie !

— Au pôle Nord ?

Elle se remit à me peigner, sans répondre tout de suite. Le suspense était insoutenable. J'avais déjà oublié la question quand elle finit par lâcher le morceau, une fois mes cheveux répartis en deux masses égales, séparées par une magnifique raie rectiligne.

— Killem.

— Hein ?

— Le nom du village où je suis née, Killem.

Je me raidis, interloquée, le regard rivé au tee-shirt fait maison de mon reflet.

— Killem... comme *Kill'em All*, l'album de Metallica?

Elle sourit.

— Précisément.

— Quelle date?

— Le 3 août 1963.

— Vous déconnez!

Elle cracha dans le lavabo.

— Juré!

— Comme James Hetfield, le chanteur du groupe!

Soudain, prise d'un doute :

— Prouvez-le!

Sa carte d'identité apparut devant moi comme par magie. Elle n'avait pas menti. J'étais sciée. Que voulez-vous, à treize ans, il ne m'en fallait pas plus pour qu'une quadragénaire du Nord nommée Vanessa Bruvost devienne ma meilleure amie.

— Meeerde!

J'enchaînai aussi sec, les yeux brillants :

— Ok, je veux bien que vous vous occupiez de mes cheveux pour faire plaisir à ma mère. La coupe que vous voulez. Vous pouvez même me faire une permanente.

Comme elle se saisissait déjà d'une paire de ciseaux d'un geste victorieux, j'ajoutai :

— À une seule condition.

— Laquelle?

— Vous me les teignez d'abord en bleu.

Elle ne cilla pas.

— Il me faut l'avis de ta mère.

— Je promets de venir chez vous tous les mois jusqu'à ce que la mort nous sépare.

— Et de te coiffer tous les matins.

Je promis. Elle me tendit la main mais la retira au dernier moment.

— J'ai une dernière condition.

— Faudrait peut-être pas pousser...

Elle désigna mon tee-shirt.

— Tu me ferais écouter ça ?

— *Kill'em All*, vous êtes sûre ?

Je pointai du doigt les enceintes qui nous assommaient de guimauve musicale depuis une demi-heure. Elle hocha la tête d'un air malicieux. Je commençais à sacrément l'aimer, cette drôle de bonne femme.

Je dis :

— J'ai mieux que ça.

— Je suis tout ouïe.

Je plongeai la main dans la poche de ma veste et exhibai un exemplaire du *Petit arpent du bon Dieu* d'Erskine Caldwell.

— J'ai moi aussi une condition.

Elle saisit le livre, perplexe.

— Lis ça, dis-je.

— Quel rapport avec Metallica ?

— Aucun. C'est le meilleur roman que j'aie jamais lu.

Je lui tendis une main dans laquelle elle glissa aussitôt la sienne.

— Marché conclu.

Une heure plus tard, Adélaïde faisait une crise cardiaque, Vanessa lui offrait ma première séance en guise de carte de

LA VIE EN ROSE

MARIN LEDUN

Ses parents partis parcourir la Polynésie, Rose – qui s'est installée avec le lieutenant Personne – se retrouve seule pour s'occuper de ses frères et sœurs.

Coup sur coup, elle est confrontée au cambriolage de Popul'Hair – le salon de coiffure où elle fait la lecture –, à la découverte inopinée de sa grossesse et au meurtre de l'ex-petit ami de sa sœur. Bientôt, c'est le meilleur ami de Camille que Rose découvre poignardé.

Entre deux nausées, deux crises existentielles et en marge de l'enquête parallèle qu'elle mène, Rose doit encore s'occuper du suivi scolaire de sa sœur, des peines de cœur de son frère aîné, des plaintes du directeur de l'hôpital où travaille Antoine qui organise des strip-pokers au service gériatrie, de lire Sacher-Masoch aux clientes de Vanessa...

Pendant ce temps, l'assassin continue de s'en prendre aux jeunes gens du lycée où Camille est scolarisée. Un matin, alors qu'elle est censée préparer chez une amie une marche de soutien à la dernière victime, Camille disparaît.

Marin Ledun vit dans les Landes. Il est l'auteur d'une quinzaine de romans noirs engagés (*Les visages écrasés*, *L'homme qui a vu l'homme*, *En douce*, *Ils ont voulu nous civiliser*), de romans jeunesse et d'essais. Avec *La vie en Rose* et *Salut à toi ô mon frère*, il ajoute l'humour à ses nombreux talents.



LA VIE EN ROSE
MARIN LEDUN

Cette édition électronique du livre
La vie en rose de Marin Ledun
a été réalisée le 2 mai 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072827549 - Numéro d'édition : 343546).
Code Sodis : U21924 - ISBN : 9782072827570.
Numéro d'édition : 343549.